

Antonio Porta

Antonio Porta par Antonio Porta :

« Antonio Porta (nom de plume de Leo Paolazzi) est né à Vicence le 9 novembre 1935. Depuis 1936 il vit à Milan où il a fait toutes ses études. En novembre 1960, il a obtenu sa *laurea* de lettres modernes à l'Université Catholique avec une thèse sur *La poésie de D'Annunzio vers 1900 et ses rapports avec d'autres poètes*.

En 1958 il est appelé à la rédaction de la revue *Il verri* sous la direction du professeur Luciano Anceschi. C'est au sein de cette expérience que naît l'anthologie désormais historique *I Novissimi*. Porta y participe avec ses réflexions et ses textes en compagnie d'Elio Pagliarani, d'Edoardo Sanguineti, d'Alfredo Giuliani et de Nanni Balestrini¹. L'anthologie est publiée en mars 1961. Pour élargir l'expérience des *Novissimi*, le *Gruppo 63* est fondé. Il rassemblera autour de lui toutes les forces de l'avant-garde italienne. Porta participe aux travaux du *Gruppo 63* à Palerme, Reggio Emilia, La Spezia et Fano. Entre 1963 et 1967, Il s'associe à la rédaction de la revue de pointe de la nouvelle avant-garde : *Malebolge*, dont le siège se trouve à Reggio Emilia. Porta se consacre alors à la « poésie visuelle » et participe à plusieurs expositions à Padoue, Milan, Rome et Londres. L'œuvre la plus représentative de cette période est *Zero*, publiée en édition numérotée (1963). De 1956 à 1967, Porta travaille pour les maisons d'édition Rusconi et Paolazzi s.p.a. Milano dans le secteur des hebdomadaires (*Gioia, Gente, Rakam*) et dans la section livres (il s'occupe des éditions de la revue *Il verri*) avec des tâches de coordination pour la production industrielle. Pendant trois ans il s'occupera pour le même groupe de la gestion du quotidien romain *Il corriere dello sport*. En 1968 il est engagé par la maison d'édition Bompiani en qualité de directeur administratif et d'assistant à la direction. En 1972, il devient directeur général des maisons d'édition Bompiani, Sonzogno, Etas libri. Il assumera par la suite la direction de la seule maison Bompiani. En 1977, il passe chez Feltrinelli comme dirigeant aux côtés du conseiller délégué et du directeur général. En 1981, il abandonne ses fonctions de directeur pour se consacrer essentiellement au travail de l'écriture.

Il poursuit cependant son rôle de conseiller culturel pour la Coopérative *Intrapresa* et la Coopérative *Alfabeta* pour lesquelles il organise de nombreux colloques (*Le sens de la littérature*, Palerme, en novembre 1984 ; *Stabat Nuda Aestas : D'Annunzio et la poésie aujourd'hui*, Viareggio, 1985, Chercheurs & Co., 1987) et le festival *Milanopoesia*, 1984, 1985, 1987, 1988. Il a travaillé pour la RAI en janvier-mars 1987 et en octobre-décembre 1987 comme auteur et présentateur de l'hebdomadaire *Settantaminiuti* ».

Antonio Porta meurt d'un infarctus le 12 avril 1989 à Rome.

Bibliographie : *La palpebra rovesciata* (Milan, 1960) ; *I Novissimi* (Milan, 1961) ; *Zero* (Milan, 1963) ; *Aprire, poesie* (Milan, 1964) ; *I rapporti, poesie* (Milan, 1966) ; *Partita* (roman, Milan, 1967) ; *Cara, poesie* (Milan, 1969) ; *Metropolis, poesie* (Milan, 1971, finaliste du Premio Viareggio) ; *Week-end, poesie* (Rome, 1974) ; *La presa di potere di Ivan lo sciocco*, théâtre (Turin, 1974) ; *Quanto ho da dirvi* (regroupe tous les poèmes écrits entre 1958 et 1975, Milan, 1977) ; *Il re del magazzino* (roman, Milan, 1978) ; *Pin Pidn* (poètes d'aujourd'hui pour les enfants, Milan, 1978) ; *Passi Passaggi, poesie* (Milan, 1980) ; *Se fosse tutto un tradimento*, récits (Milan, 1981) ; *L'aria della fine, poesie* (Catania, 1982) ; *Emilio*, poème pour enfants (Milan, 1982) ; *La poesia che dice no*, film pour la TV (1983) ; *Invasioni, poesie* (Milan, 1984, Prix Viareggio, Prix Città di Latina) ; *Nel fare poesia* (anthologie accompagnée de textes de poétique, Florence, 1985) ; *La stangata persiana*, théâtre (Milan, 1985) ; *La festa del cavallo*, théâtre (Milan, 1986) ; *Melusina* (une ballade et un journal, Milan, 1987) ; *Il giardiniere contro il beccino* (Milan, 1988, Prix Carducci, Prix Acireale, Prix Stefanile).

En 1998, Niva Lorenzini, grande connaisseuse de l'œuvre de Porta propose une anthologie (*Poesie, 1956- 1988*, Milan) qui comprend aussi les œuvres de jeunesse de Leo Paolazzi. Ce volume est préfacé par Maurizio Cucchi. Enfin, en 2002, elle édite *Yellow*, le recueil sur lequel Porta travaillait au moment de sa mort.

Antonio Porta fut aussi traducteur : de l'espagnol (*Poeti ispanoamericani contemporanei dalle prime avanguardie - Vallejo, Huidobro, Guillén, Borges, Neruda - ai poeti d'oggi*, avec Marcelo Ravoni, Milan, 1970) du français (André Pieyre de Mandiargues, Paul Léautaud Pierre Reverdy, Jude Stefan, Jacques Roubaud), de l'allemand (Georg Trakl) et de l'anglais (Ted Hughes et l'*Anthologie de Spoon River*).

Bibliographie en français : *Choisir la vie* (extrait de *Quanto ho da dirvi. Poesie 1958-1975*, 1977), préface de Jean-Pierre Fayé. Shakespeare et compagny « Change errant », 1980.

Du point de vue critique, on renverra à la synthèse de J. Picchione, *Introduzione a A. Porta* (Bari, 1995).

Choisir de traduire quelques poèmes de *Yellow*, le dernier recueil de Porta, ce n'est pas céder à une illusion téléologique ou à quelque fascination pour les *ultima verba*, mais affirmer plutôt que le journal, puisque *Yellow* se présente sous cette forme², est emblématique d'une tension qui parcourt toute l'œuvre. Quand Porta écrit dans *Nel fare poesia*, « je ne me suis jamais laissé fasciner par une forme, j'ai toujours essayé d'en faire naître de nombreuses », il résume avec lucidité son itinéraire. De fait, des premières poésies aux expérimentations les plus poussées des *Novissimi*, Porta vit (dans) l'inquiétude de la forme. Que cette inquiétude ait pu donner lieu à un goût pour le formalisme ne fait aucun doute. Il reste que c'est bien d'inquiétude qu'il faut

1. Voir ici même E. Sanguineti et E. Pagliarani. La note 1 de la page 203 comporte une bibliographie sur le *Gruppo 63*.

2. Cf. les remarques de N. Lorenzini, *Yellow*, p. 150.

parler¹. À quoi reconnaissait-on le formalisme de Porta ? Comment le dépasser ? Il faut affronter ces deux questions pour justifier le choix de traduire *Yellow*.

L'anthologie des *Novissimi* date de 1961. La même année, Alain Robbe Grillet publie *Pour un Nouveau roman*. Il n'est pas hasardeux de comparer ces deux entreprises si proches par leur radicalisme. Tout se passe comme si Porta avait voulu écrire de la poésie en dénonçant *quelques idées périmées*: le lyrisme, la belle forme, le bon goût, la poésie du «*c'est joli*». Dès la *Palpebra rovesciata* (la paupière retournée), Porta pose les principes de sa poétique : l'histoire de l'œil n'est pas l'aventure d'une subjectivité, mais le précis glacial d'un entomologiste. L'œil observe les corps, les mouvements dans la pure objectivité d'un présent sans épaisseur. Il ne transforme pas : il informe. Une telle poétique est le contraire du lyrisme subjectif : loin que le texte renvoie au souvenir privé par le moyen d'analogies suggestives, loin qu'il libère le jeu des renvois et des émotions explosives, il met à plat ce qui est, sans paraphrase ni périphrase. Il s'agit d'une poésie de *Rapporti*. La poésie passe au rapport : moins parti pris des choses qu'exposé de ce qu'il y a. « Le problème pour le lecteur de Porta est de comprendre que derrière l'exposition brutale de cette réalité, et derrière les structures linguistiques primaires, qui semblent devenir les matières lexicales d'un savant calcul combinatoire, reste vif le désir de renverser l'évidence obligée, de sortir de ce tunnel de suffocation, de connaissance du monde, de salut et d'utopie : la cruauté de la perception visible et la dissection du langage sont construites en fonction de la figure de l'homme – d'un homme qui peut et qui doit communiquer avec les autres, comme le poète peut et doit communiquer avec ses lecteurs »².

C'est pourquoi la forme du journal, dans sa liberté formelle et thématique résume parfaitement l'inquiétude d'A. Porta : « Un journal, récit d'états émotionnels et d'introspection lucide, où la parole est saisie dans l'hésitation entre dimension descriptive, chronique, et dépassement vers une métamorphose thématique qui laisse la place aux impulsions de l'inconscient et aux figurations du rêve, tout comme à une perception implacable du présent »³. Suspendu à ses dates, un journal vaut par l'inquiétude des heures qu'il sait transmettre : il brille dans la lumière d'un *terminus ad quem* qui lui reste inconnu : « *In nova fert animus mutatas dicere formas / corpora.* »⁴.

Nuit contre nuit
l'écriture comme une lueur lointaine
ou au contraire le présent s'ouvre
et je respire à nouveau
et je rêve d'un anti-chant
– poésie de l'antimatière

(*Nouveau Journal*, 1986)

on fait l'amour ?
demandes-tu à moitié réveillée ce matin-là,
pendant toute la nuit, nous nous étions à peine effleurés
du bout des doigts, avec les pieds,
et là, pour arriver à la plénitude
tes mots ont suffi
et un léger baiser d'adieu sur les lèvres
pour sentir que les corps s'étaient unis dans le sommeil
bien plus que dans la veille

(4.9.1986)

1. Au moment de rendre compte de *Week end*, A. Zanzotto évoquait, avec son impeccable justesse, les « auto-limitations » de Porta. (*Scritti sulla letteratura*, op. cit., p. 115). Il est vrai que sa polémique avec les *Novissimi* était ancienne. Cf. « *Novissimi* », *ibidem*, pp. 24-29.

2. S. Colangelo in *Poeti del Novecento italiano*, édition N. Lorenzini, op. cit., p. 170.

3. N. Lorenzini, *ibidem*.

4. Il reste qu'à l'ordre chronologique de ce journal intime se superposait un projet d'architecture en cinq mouvements : 1) le temps de la pauvreté ; 2) Chanter ; 3) La voix des ancêtres ; 4) EDEN : la distance amoureuse, 5, Poème avec la mère (*Yellow*, p. 133).

avec cette langue éthérée
qui rechigne à se faire corps
et qui n'est jamais assez dure
pour te pénétrer comme tu le mérites,
poésiepute
pour te mettre à genoux
et te faire dire cette vérité
que pour être vraiment poètes
il faut une intelligence surhumaine

(16.9.1986)

tu m'appelles de l'autoroute un dimanche matin
pour me raconter les jets de lumière
la pluie battante et les passages rapides
des nuages chargés de bleu et puis les
jets de lumière encore et les arbres en flammes
et le fracas des pluies de ces premiers jours d'automne
qui traversent l'Italie centrale
mais toi tu glisses entre les orages
et tu m'appelles pour me le dire : « on roule bien,
l'autoroute est presque déserte
j'arrive, il n'y a plus d'obstacle

(19.10. 1986)

les points de suspension

voir mais on voit ce que l'on veut voir
une photo s'efface peu à peu
et un visage aussi, puis la silhouette toute entière disparaissent.
Où l'on voyait des traces de bonheur, des moments,
une grisaille s'efface et si quelque chose
résiste, un sourire bien appuyé,
il frappe l'observateur
et la mémoire refuse de sauter l'obstacle.
Mais pour comprendre à fond ce que signifie
que s'effacer, il faut se sentir
effacé, quand une ombre n'est plus une
ombre, un souffle, une vapeur,
dans le triomphe des points de suspension

(6.12.1986)

je ne me demande pas si la mer
est juste ou non
je me demande si elle peut chanter

ou si son chant est arrêté
dans les yeux des futurs noyés.

(23.2.1988)

je n'attends rien
j'attends un chant
le chant libéré de l'écriture
libéré de soi même.
c'est ça que nous cherchons
avec l'art ? avec la poésie ?
le chant ?

(24.1.1988)

Yellow © Mondadori, Milan, 2002.
Traduit et présenté par Martin Rueff